Les illégitimes

Échouée sur la berge d'un village isolé, je laisse ma main glisser sur son corps, sur ses tempes, dans ses cheveux. Les vagues remontent jusqu'à nos bassins, mélangent nos fluides et retournent se mêler dans l'estuaire.

Bien qu'allongées sur les galets, nous ne sentons pas le moindre inconfort, la moindre douleur. Nous nous oublions dans la rocaille. Loin de tout, force est de constater que le goût de la liberté prend le parfum du varech. Une odeur forte, âcre, salée, rehaussée par l'humidité. *Son* odeur.

♦

Elle vient de payer sa cotisation au bar. De cotiser à l'homme qui gère les filles derrière le comptoir. C'est le début de la saison touristique ; les clients devraient affluer. Ils recherchent l'exotisme bas-laurentien, les pôles de métal brillant sous les néons, les filles lubriques, les danses nocturnes, la floraison des illégalités.

Ils lui jettent de l'argent et, parfois, lui demandent une séance privée. Elle aime cette virilité soumise au capitalisme, ces sexes qui bandent par l'unique pouvoir de l'argent. Elle aime se sentir puissante, dominante. Ce soir, elle rentabilisera sa cotisation au gérant du bar.

♦

Il s'isole dans sa chambre pour lire de la romance, pleure en petite boule son asexualité. Il désire les baisers, les caresses, les sorties au restaurant, les nuits étoilées, mais répugne l'amour charnel, la tâche ingrate de toute relation amoureuse. Ses romans racontent les succès qu'il n'aura jamais.

Il cuisine des repas gastronomiques, décore son appartement au gré de ses goûts excentriques, voyage à moto, vie ses lubies. Il se fait cadeau des plaisirs que les autres ne pourront jamais lui offrir.

♦

Elle se fâche. C'est un évènement plutôt rare : elle se montre généralement patiente et conciliante avec ces élèves. Mais cette fois-ci, les bornes ont été dépassées. Trop de haine, trop de violence, trop de discours mensongers. La fureur investit le cerveau de ses jeunes, des futurs adultes en qui elle croyait.

Des élèves en secondaire cinq ! Elle appelle l'infirmerie. L'étudiante se porte bien. Quelques ecchymoses. La direction a appelé ses parents. L'enseignante, débordée, a envie de pleurer.

♦

Il se laisse dévaler la côte avec son épave : un vélo tout rouillé qu'il a trouvé sur le bord de la route. Sur son dos, un énorme sac en plastique rempli de canettes vides. Et un peu d'argent de poche trouée pour un repas.

Mais à cette heure, les épiceries sont fermées. Il se dirige en claudiquant vers le lieu où il passera la nuit, le vieux pont ferroviaire de la rivière des Trois-Pistoles. Un toit, un muret de pierre et l'orchestre des cigales pour l'accompagner dans son sommeil.

♦

Iel saute la barrière, pose le pied sur les toits de la rue Saint-Germain Ouest. Ses partenaires l'attendent, assis·es sur la corniche, une bière à la main et une cigarette au bec. En bas, la route cent-trente-deux et la grève. Une jeune femme marche sur la promenade. Un groupe de fêtards s'éloigne. À l'horizon, un coucher de soleil et les masses sombres de l'île Saint-Barnabé et de l'îlet Canuel.

Iel se colle à ses amours, laisse ballotter ses jambes dans le vide. Le vertige n'est plus une menace. La cellule amoureuse échange un joint. La fumée monte à ses narines, éveille ses sens. Ses partenaires, ses stimulants, son été.

♦

Il respire un grand coup, met la camisole de compression qu'un ami lui a conseillé. Le gilet écrase sa poitrine, aplatit ses seins. Il se fait douleur pour avoir moins mal. Pour reprendre le contrôle de son anatomie. Il glisse une paire de bas dans ses bobettes. Pour la confiance.

Le voici, immobile devant une porte close. Il cogne. L'air passe difficilement dans sa trachée, mais il refuse de céder à la panique. Ils le sauront, ses parents. Ils apprendront que leur fils n'en veut plus de son corps de femme, du pronom *elle,* des accords féminins à tout bout de champ. Qu'il est devenu un homme.

♦

Il est sûr de l'avoir vu marcher sur la promenade, la femme qu'il regarde maintenant danser. Elle portait une mini-jupe rouge et des collants noirs. Elle tenait une sacoche en cuir blanc. Aucun de ses amis n'a dû y prêter attention alors qu'ils soupaient au Subway et, pourtant, elle est là, nue, devant eux.

Son malaise est palpable. Il se dirige vers les toilettes. Une danseuse s'approche de lui, tente sa chance. Il détourne le regard. La musique est bruyante et l'air, pesant ; il ne parvient pas à se concentrer. Est-ce vraiment l'exemple qu'il veut donner à son fils ?

♦

Elle range les dossiers du CLSC. Son collègue est parti manger et lire ses romans, comme il le fait à chaque dîner. Il semble seul. Elle aimerait lui parler, mais n'a jamais osé. Alors qu'il partait en pause, un jeune homme s'était présenté au comptoir de la réception : il voulait changer son sexe sur sa carte d'assurance maladie. Les deux réceptionnistes lui ont échangé un rare regard de compassion gouvernementale.

Elle songe à ses vacances. Partir avec sa copine en direction de nulle part. Longer la route cent-trente-deux pour fuir la routine rimouskoise. Son collègue, ses silences et ses secrets vont lui manquer. Elle est convaincue qu'il est queer, même s'il n'ose pas encore l'avouer.

♦

Ael traverse la nuit une bannière sous le bras. Toute son énergie militante puisée à même sa haine pour ses parents. Tant de conservatisme, de catégorisation des corps, de restrictions sociales. Arrivé·e près du pont ferroviaire de la rivière des Trois-Pistoles, ael distingue des feux de lampes de poche dans la noirceur. Ses compagnons d'armes. Le groupe escalade la structure d'acier, libère la bannière dans la brise nocturne.

Le lendemain matin, les gens verront flotter l'espoir d'un monde nouveau, des revendications portées haut et fort par un vieux pont rouillé. Ael se sera assoupi dans la quiétude de ne pas encore avoir la Sûreté du Québec à ses trousses.

♦

Elle observe le rivage. Le même regard posé, doux, patient qu'elle avait il y a plus de soixante ans. Ses souvenirs s'envolent peu à peu, mais elle se remémore les vaguelettes qui chatouillaient ses pieds. Oui, elle se baignait souvent dans l'eau glaciale avec ses frères et ses sœurs. Il y avait cette berge qui s'étendait alors plus loin dans le fleuve.

Tout s'érode : la mémoire, le littoral, la chaussée de la route cent-trente-deux, les services offerts par le CLSC, le filet social qui lui offre ses derniers relents d'autonomie. Tant qu'elle vivra, elle refusera de quitter la maison de ses parents, de détourner son regard de la mer.

♦

Je fourre ma tête dans ses cheveux, glisse mes doigts dans ses sous-vêtements. Elle rit. On s'embrasse goulûment. On se laisse bercer par le ressac, par le bruit des moteurs sur la route cent-trente-deux. Une moto pétarade au loin.

Une bourrasque nous tire de nos ébats. Une déferlante s'abat sur la grève. On retourne à la voiture, abaisse les sièges arrière, tire des couvertures. La nuit se poursuivra à l'abri des éléments. Dans la paix d'esprit que nous offre la promiscuité des corps.